



Enfance Violence Exil

par Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Nelly CHABROL GAGNE
CELIS, Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand

Colloque international

[Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse \(20-21^e siècles\)](#)

Co-organisé par la Bibliothèque Nationale de France et l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand/Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétiques (CELIS)

Avec la collaboration de l'Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse) et de l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE)

Judi 18 octobre 2012 – BnF

Vendredi 19 octobre 2012 – Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse)

Programme ANR Enfance Violence Exil

enfance-violence-exil.net

Conférence inaugurale

Elzbieta

Auteur-illustratrice, plasticienne

Pendant longtemps le thème de la guerre m'a poursuivi comme sujet possible d'un album pour enfants plus que cela : sans doute avais-je, secrètement ; le besoin de m'y affronter à cause de mon enfance dans la guerre et du rôle de la guerre dans ma vie.

Je n'aime pas les ouvrages réalisés, à l'intention des enfants, par des auteurs qui ont de la guerre une approche qui se veut pédagogique, pacifiste ou simplement bien pensante et aucune expérience réelle. Leurs productions me semblent occuper abusivement la place d'un sujet important.

Alors, quand est arrivée la Première Guerre mondiale, je me suis dit qu'il fallait que je m'y mette.

La réalisation du petit livre FLON-FLON et MUNETTE qui en est résulté m'a pris près de deux ans. Ce genre de sujet ne se résout pas par un acte de volonté ou des idées toutes faites. Il faut accepter de laisser les pensées se former pendant longtemps, sans exiger de trop intervenir. Il faut le ton juste, être sincère, ne pas manipuler.

Mon enfance s'est déroulée pendant la II^e guerre mondiale dans le lieu le plus intime et protecteur du monde : le petit rez-de-chaussée de ma vieille marraine. Une simple vitrine nous protégeait de la guerre, de l'hiver, de ce qui effraye, de tous les dangers.

Dans mon album, derrière leur fenêtre Flon-Flon et sa mère vivent ainsi, à l'abri. Quoi qu'il se passe dehors, l'amour est intact, rien ne peut briser cette vitre-là.



Ce sentiment de sécurité, je voudrais absolument le transmettre à mes lecteurs avec lesquels j'abordaient un sujet si grave. Je ne voulais surtout pas leur faire peur.

La cinéaste norvégienne qui en a fait un film n'a pas compris mon propos. Elle a dû penser que je n'avais rien dit de ce qu'est la guerre. Dans son film elle montre, comme pour préparer mes insuffisances, tout ce que j'avais omis de dire : la terreur et les dégâts que la guerre provoque, les vitres brisées, la lumière qui s'éteint, la descente tremblante à la cave, etc. Je n'ai pas eu mon mot à dire. D'ailleurs qui s'est aperçu que mon album parlait d'autre chose ? Le film a même été primé par l'Unicef.

Il me semble que l'on n'est jamais trop prudent en abordant un pareil sujet. Je crois que notre besoin adulte d'enseigner, y compris ce que nous ne savons pas, est un piège irrésistible. Or, la guerre est un mystère ; je me garderai bien de tenter de l'expliquer.

J'ai décidé, pour vous parler, de tirer parti de mes expériences d'enfant et d'adolescente ; elles sont au fondement de ce que je pense de l'enfance, de la guerre, de l'exil. Elles sont au fondement des livres que j'adresse aux enfants.

*

La guerre m'a coupé dès la petite enfance et pour toujours, de tout ce qui devait être mon héritage naturel, ma dotation sociale : langue, pays, parents, famille milieu. Et même – comme si cela ne suffisait pas – il m'a fallu en grandissant, pré adolescente et adolescente, à plusieurs reprises encore, m'ajuster à d'autres langues et cultures successives. Cela dit, et contrairement à ce que l'on imagine volontiers, mes souvenirs à propos de ces aventures difficiles, ne sont pas uniquement négatifs et pénibles, et c'est sur cet aspect-là que j'aimerai, aussi, pour une fois, attirer l'attention.

Un enfant en difficulté n'est pas, sauf cas extrêmes, définissable uniquement par ce seul aspect de sa personne. Il n'est pas uniquement un orphelin de guerre, un exilé etc. Ses expériences peuvent aussi être variées et, parfois même enrichissantes.

Il m'arrive, par exemple, de comparer mes pérégrinations d'enfant à travers différentes langues et cultures aux entraînements auxquels sont soumis les petits rats de l'opéra, les jeunes musiciens ou les petites gymnastes. Faut-il plaindre ? Leurs exercices sont ardues bien sûr, mais leurs formations sont aussi les sources d'accomplissements et de jubilations que ne connaissent pas les enfants tranquilles.

À cause de ces lointaines expériences de guerre et d'exil, ma vision des enfants d'aujourd'hui aux origines si variées, n'est pas sombre, même quand ce que nous percevons *extérieurement* d'eux n'est pas toujours encourageant. C'est que je les ressens comme des réservoirs d'énergies nouvelles ! À la sortie de la II^{ème} guerre mondiale la situation de ma famille, ruinée, décimée et devenue apatride, n'avait sans doute rien à envier aux cas sociaux d'aujourd'hui. Et pourtant pat bien des aspects, en dépit de tout et du fait qu'il ne subsista rapidement pas grand-chose, voire rien d'apparent de ma culture d'origine et même quand une nouvelle langue avait chassé l'autre comme cela m'est arrivé à plusieurs reprises, je pense que ces épreuves m'ont donné **aussi**, dès l'enfance, des notions positives et utiles.

- C'est la connaissance de l'existence de l'Ailleurs, difficile à concevoir pour qui ne connaît pas l'exil culturel et perçoit sa culture de naissance comme unique "normalité".



- C'est la gymnastique mentale nécessitée par l'apprentissage de la langue et du milieu nouveau qui laisse des traces.
- Ce sont les expériences enchantées que rendent seules possibles, quand elles se produisent, les ruptures dans l'état de frugalité.
- Ce sont les efforts secrets que font les enfants en difficulté pour leur propre construction.
- Et par dessus tout c'est l'expérience inestimable de la fatigue de ce qui, sans cela, nous paraît unique, immuable et sacré, je veux dire : nos codes, protocoles et croyances. Quand enfant on a, comme cela m'est arrivé, éprouvé la disparition en soi d'une langue - soufflée comme s'éteint une bougie – on pressent combien les mots de toutes les langues sont des biens précieux.

Pour le citoyen sédentaire de souche, sortir de sa cohérence de naissance pour envisager les péripéties de l'expatriation autrement que comme une pure suite de catastrophes révèle peut-être d'une prouesse mentale difficile. C'est oublier que l'enfance est une période aventureuse et intellectuelle sportive. Même s'il m'est arrivé, au cours de ces bouleversements, d'éprouver des sentiments de perte à cause des être disparus, des langues et des cultures frôlées avant d'avoir été approfondies : des paysages espérés mais finalement jamais connus et ainsi de suite, il se trouve que j'ai aussi, à chaque fois, beaucoup aimé me mesurer à l'apprentissage d'une langue nouvelle. J'ai beaucoup aimé découvrir et assimiler les climats, les rites, l'imaginaire, des diverses cultures dans lesquelles j'ai été inopinément immergée. À l'époque de mon enfance, dans chacune d'elles j'aurais pu prendre racine, me construire et faire ma vie. Toutes me semblaient intéressantes, inépuisables et respectables. Et cela, même si j'ai finalement pris électivement racine dans la culture d'origine de ma mère, la culture française, je le pense toujours. À vrai dire c'est comme si j'avais ratissé toutes ces histoires, toutes ces langues, toutes ces images de rencontre et ramené mon butin pour en faire un tout.

*

Comme tout être humain, chaque recèle une pensée personnelle. Une conscience. Il a pour tâche de se construire une vie privée. Une pensée sur le monde. Cela fait partie de ses devoirs.

La manière dont les enfants se débrouillent face aux accidents de la vie, aux guerres et à l'exil, **est leur affaire**. Et, sans doute, y en-a-il qui s'en sortent. Leurs ressources sont des secrets que nous ne connaissons pas.

En revanche, ce que leur font les adultes dans ces circonstances, est une toute autre question.

La représentation stéréotypée et figée que nous nous faisons de l'adversité d'autrui et notre façon d'y répondre est, me semble-t-il, ce qui menace le plus gravement les enfants. Leur autonomie subjective, leur représentation d'eux-mêmes, se voit dissoute, niée, refusée au profit d'un classement collectif dans une catégorie sur laquelle ils n'ont, bien souvent, aucune prise.

Il m'est arrivé d'être invitée à rencontrer des classes. Il y a quelques temps il s'est agi d'une classe d'un collège de banlieue. À vrai dire, ce n'était pas une invitation, une supplication de l'enseignant plutôt, car ces enfants, m'a-t-il assuré, étaient tous catalogués dans la catégorie des cas sociaux prédélinquants. Oui. Ils étaient quasiment et inévitablement tous, d'ores et déjà, sur la voie de crime.

Cette invitation, à laquelle il fallait évidemment répondre positivement, m'a beaucoup effrayée. C'était un moment de ma vie où je n'étais pas mieux de ma forme, comment allais-je faire face à une horde pareille ?

Je n'avais encore jamais rencontré de prédélinquants et encore moins, en nombre.



Heureusement, il y avait à ce moment-là une exposition de mes desseins au Centre Pompidou et j'ai proposé à l'enseignant d'organiser cette rencontre, sur mon terrain, à Paris, plutôt que dans leurs lointaines sauvages.

Ces dangereux collégiens prédélinquants sont donc venus à ma rencontre. Beaucoup d'entre eux n'avaient encore jamais été à Paris où tout les a émerveillés, à commencer par le métro Rambuteau ; mais ce qui m'a plus étonné c'est qu'ils se comportaient et ressemblaient, à s'y méprendre, aux enfants de mes amis. Pourquoi m'avait-on fait peur à leur propos ?

Comment surmonter une perception aussi négative de soi, quand elle est infligée par les détenteurs du savoir et de l'autorité, me suis-je demandée ? Comment en empêcher la diffusion ? Comment et où, l'objet d'un pareil mépris apprendrait-il à se faire confiance, à se reconnaître un droit, une valeur ? Comment ces enfants pourraient-ils conjurer l'avenir qu'on leur pronostiquait ? Il y en avait bien un qui m'a confié en *a parte* son intérêt pour les arts : Il avait eu un jour une bombe de peinture, mais hélas, elle était maintenant vide.

Puis, une autre fois, à Paris, dans une école primaire, j'ai rencontré un groupe d'enfants rangé, tout aussi iniquement, dans une catégorie sans doute plus catastrophique encore. Leur maîtresse, qui visiblement tétanisait ses élèves par la crainte et l'admiration qu'elle inspirait, me décrit sa classe comme étant, hélas, composée, presque exclusivement, d'enfants psychotiques !

*

Après réflexion, je me suis donc mise à penser que je pouvais peut-être malgré mes doutes, évoquer ici quelque chose de moins ressassé pour moi, notamment au sujet du classement insidieusement négatif des rescapés exilés, lorsqu'il a fallu faire face à la dévastation des esprits, au désordre des ruines, à la (supposée) à fin de la guerre.

Pardonnez-moi de commencer, avant d'élargir mon propos, par prendre encore, mon propre exemple.

J'avais 9 ans à ce moment-là ? je venais de retrouver ma mère, de laquelle la guerre m'avait séparée pendant 6 ans, et j'allais bientôt à cet âge, apprendre ma 5^{ème} langue dans un nouveau pays.

Durant ses années d'exil, ma mère était devenue apatriote, veuve de guerre, épave d'une classe sociale disparue et d'un pays hors d'atteinte, enfin en perte de ses biens et de tout ce qui avait été sa vie jusqu'à la guerre.

Elle ne pouvait pas, dans son état de catastrophe, assumer ce fardeau retrouvé et pourtant, en un premier temps, elle exigea que je lui sois restituée. Courageusement, avec un sens éminent de son devoir de parent et tant qu'elle l'a pu, elle m'a assumée et scolarisée. Mais, enfin, elle fut obligée de chercher à me faire prendre en charge. J'avais alors 15 ans.

Quelquefois, ceux qui ont eu alors à régenter ma vie me semblent s'être demandé de quel minimum les perdants doivent se satisfaire. De quoi ont besoin les vaincus ? Cela, afin de mesurer méticuleusement ce qu'il convient de leur servir à l'aune de leurs carences, de leur précarité, car il faut surtout, éviter de leur laisser soupçonner qu'ils mériteraient davantage.

Je ne suis pas certaine d'être crue, si j'affirme que la défaite et la dégradation sociale qui s'en suit, suscitent chez celui qui en est à l'abri, quelque chose que je ne sais pas nommer. La secrète jubilation d'en être indemne, peut-être. En tout cas, la réconfortante conviction de sa propre et magnanime supériorité qui lui permet, en échange du peu concédé, de se sentir en droit d'exiger soumission et gratitude.



Que faire d'une enfant ruinée ? s'est peut-être demandé mon oncle, en cherchant la catégorie d'assistée dans laquelle m'enfermer sans enfreindre ses propres principes. Or, de toute évidence, dans son esprit, l'échec dont j'étais issue, (la mort de mon père), était une faute qui méritait sanction plutôt que réparation.

Mon oncle était un important héros de la Résistance. Pendant la guerre, il avait été chef-adjoint d'un de ses principaux réseaux. Il avait commis des actes courageux, tenu bon sous la torture de la milice. Il s'était évadé. C'était un homme respecté. Un homme d'élite. Il élevait ses fils, mes cousins, dans les meilleures écoles privées de Paris.

Ma présence dans sa famille ajouta à sa vanité, à sa réputation de héros, celle de philanthrope. Il m'aimait beaucoup.

J'ai été pour ce bienfaiteur, pendant une dizaine d'années, une ouvrière au noir, une ouvrière logée-nourrie, corvéable à merci, sans existence légale, chichement rétribuée en argent de poche. Bref, réduite, dans l'esprit de mon oncle, à l'indéboulonnable stéréotype d'orpheline.

J'étais, de ce fait, trop démunie, isolée, sans protection et ignorante de mes droits, pour qu'il croie nécessaire de me payer, ou de me former, ou de faire droit à mes aspirations. Aussi, profanant la mémoire de mon père, balayant comme nuls et non avendus les efforts de ma mère, ses droits de décision sur sa fille et mon niveau d'instruction, il réorganisa ma vie, tramant, à mon insu, comme seul avenir envisageable pour moi, celui de poursuivre à jamais mon exploitation à son bénéfice.

C'est que les parents qui disparaissent durant les conflits sont des êtres sans valeur dans le monde qui leur sert. Bien loin d'exciter honneurs, gloire et respect, comme nous voulons le penser et prétendons le croire, ils n'attirent sur leur progéniture que pitié, honte et pauvreté, comme s'il fallait, à travers leur descendance, les sanctionner pour leur déroute.

La mort au combat de mon père n'a même pas effacé son ardoise au mess des officiers.

Comme si je méritais pas d'entrer dans le monde normal, elle a fait de moi, à commencer au sein de ma propre famille élargie, un être sorti des normes, sans nécessité d'accès à la formation scolaire, sans existence légale, sans protection sociale : une hors-la-loi.

Ce genre de définition : *pré-délinquant, réfugié, orphelin, issu de l'immigration* et ainsi de suite, colle à la peau. Ses effets pratiques, sont souvent à long terme et de diverses natures. Par exemple : Je travaille, sans interruption depuis l'âge de 15 ans : mais il m'a fallu plusieurs décennies pour parvenir enfin, entre autre choses nécessaires, à obtenir mon inscription à la Sécurité Sociale. Cela signifie, notamment, que les conséquences sociétales de la guerre, désormais si lointaine, m'accompagneront toute ma vie, notamment en ce qui concerne mes droits à une retraite.

*

L'œuvre de Margaret Humphreys, une héroïne de notre temps, dévoile ce que peut cachet le fonctionnement de la bienfaisance.

Il me semble parfois me reconnaître sur les photos qui illustrent son livre. Elles représentent les convois d'enfants déportés, à la suite, (je dis bien : à la suite), de la deuxième guerre mondiale. Cela aurait pu m'arriver. Moi aussi je vivais alors en Angleterre où on faisait la chasse aux enfants démunis. Oui, elle pouvait être moi, cette petite fille riieuse en jupe plissée qui s'imagine qu'elle va vers une aventure merveilleuse en



Australie. J'ai porté moi aussi, ce manteau, ce béret, cette chemisette d'écolière. Moi aussi je suis issue d'une de ces familles ruinées à qui l'on peut tout faire subir.

Peut-être ne vous apprendrai-je rien au sujet de ces déportations. Mais étant donné le sujet de vos travaux, il m'a semblé injustifiable de ne pas évoquer ici, une de ces nombreuses guerres, si souvent faites aux enfants.

Je ne suis pas spécialiste de ces questions, mais il semble que Le Royaume Uni notamment ait, une longue tradition historique de ces déportations d'enfants. Les premières remonteraient, ai-je appris, au 17^e siècle, en 1618, une cargaison de 100 enfants (ou de 337 selon les sources) a été alors, exportée en Virginie.

Mais au 20^e siècle, les chiffres de ces enlèvements atteignirent bien d'autres niveaux. Par exemple, pendant des décennies, notamment à la suite de la II^{ème} guerre mondiale, on compte par dizaines de milliers les enfants britanniques enlevés et dispersés à travers le Commonwealth. En Rhodésie, au Canada, en Nouvelle Zélande, en Australie... Une des raisons de ce crime d'État, la principale sans doute, consistait à augmenter la population blanche afin de lutter pour maintenir l'unité raciale de l'Empire britannique, notamment en Australie qui percevait comme une menace, l'immigration asiatique.

Dès janvier 1945, le premier ministre australien, au cours d'une conférence au sujet de l'immigration infantine, révéla l'étendue des besoins d'immigrants de l'Australie et souligna combien il était urgent de profiter des circonstances particulièrement **favorables**, créé par la guerre en Europe en termes d'enfants abandonnés, orphelins, enfants illégitimes etc. qui faisait de l'époque une ère potentiellement sans équivalent dont il fallait **profiter**.

L'assemblée des évêques du continent australien prôna, quant à elle, l'importation d'orphelins pour compenser les pertes des milliers de jeunes gens tués au cours du récent conflit.

Cette pratique entraînait, accessoirement, d'autres avantages. Elle fournissait des revenus et une main-d'œuvre d'esclaves, à la merci des tous les abus y compris les plus sordides, à certains centres de bienfaisance, notamment les orphelinats de divers cultes chrétiens.

Enfin, au Royaume Uni, elle réduisait drastiquement les frais d'entretien des enfants nécessiteux.

Pour des raisons administratives, les orphelins britanniques avérés, c'est-à-dire des enfants sans parents, ne pouvaient, semble-il, sauf exception, faire partie de ces déportations.

Il n'y avait de ce fait d'orphelins blancs disponibles ? Qu'à cela ne tienne, on allait en fabriquer.

Les enfants émigrés de force avaient, eux, **presque tous**, de la famille dans l'arrière-pays. Il suffit de leur annoncer que leurs parents étaient morts pour en faire des orphelins. Et aussi de les délester de tous signe d'appartenance, certificats de naissance, papiers d'identité, photos de famille ainsi que de toute possibilité de contact avec leurs origines.

Leurs familles les réclamaient ? Trop tard : ils ont été adoptés et sont très heureux dans leur famille d'accueil ! Ou bien : Désolés ils sont morts, oui c'est triste, condoléances. Et encore : Ils ont la chance de faire un nouveau départ en Australie, c'est un pays radieux à 12000 miles d'ici. Non hélas, nous ne sommes pas en mesure de vous communiquer leurs adresses...

La dernière livraison, de petits britanniques trahis par les leurs, (des enfants, dont les âges allaient de 3 à 14 ans), a été reçue en Australie en **1967**.

*



Ajoutons accessoirement, que la loi australienne, instaurée en 1990 qui autorisait l'enlèvement à leurs familles, d'enfants aborigènes et métisses, afin de poursuivre leur "blanchiment", a été, elle abrogée deux ans plus tard, en **1969**.

*

Pas plus que d'autres pays, ceux du Commonwealth n'ont le monopole des crimes perpétrés à l'encontre des enfants. Pour ne parler que du nôtre, au 19^e siècle la France, également avec des visites de peuplement, envoyait ses orphelins et enfants abandonnés en Algérie alors en voie de colonisation. Et, à partir de 1963, comme je pense nous le savons tous, Michel Debré, alors député de la Réunion, a fait kidnapper et déporter en France, 1630 enfants pauvres de l'île de la Réunion pour tenter, ce faisant, d'enrayer et dépeuplement de la Creuse... !

Comment traiter de cela ?

J'ai récemment entendu Rithy Panh justifier ses interviews filmées des bourreaux khmers, disant qu'à force d'étudier ces questions, il avait fini par se demander : pourquoi n'interroger toujours que les victimes ?

Qu'est ce que la guerre ? me demandais-je dans mon enfance, ou plus exactement : qu'est ce que la paix ?

Avons-nous seulement inventé la Discipline nécessaire pour mener cette recherche ?

Références :

Robert Hume, *Child immigrants to Virginia 1618-1642*, Magna Carte Book Company. Baltimore, 1986.

Danielle Laplaige, *Sans famille à Paris, Orphelins et enfants abandonnés de la Seine au XIX^e siècle*, Centurion, 1989.

Ivan Jablonka, *Enfants en exil. Transfert de pupilles réunionnaise en métropole (1963-1982)*, Éd. du Seuil, 2007.

Margaret Humphreys, *Oranges & sunshine*, Cordi edition, 2011.